

Je me voyage : mémoires (Entretiens avec Samuel Dock) de
Julia Kristeva et Samuel Dock

Mélanie Gleize

Numéro 261, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

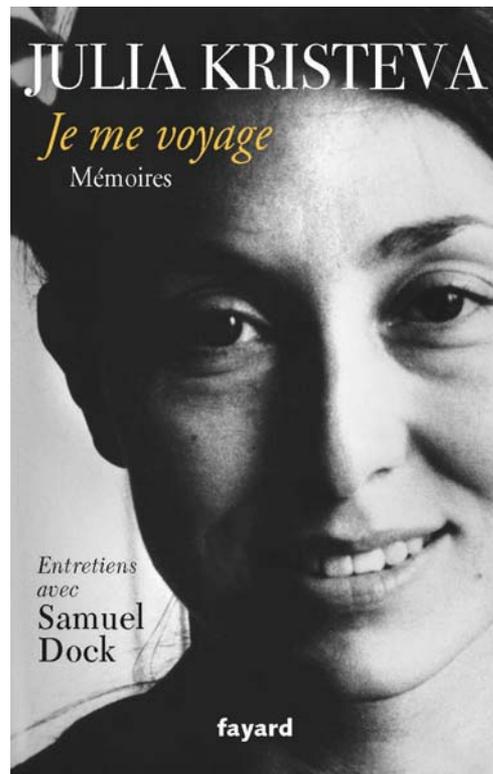
Gleize, M. (2017). Compte rendu de [*Je me voyage : mémoires (Entretiens avec Samuel Dock)* de Julia Kristeva et Samuel Dock]. *Spirale*, (261), 65–67.

Carnets d'un voyage total

Par Mélanie Gleize

**JE ME VOYAGE : MÉMOIRES
(ENTRETIENS AVEC SAMUEL DOCK)**

de Julia Kristeva et Samuel Dock
Éditions Fayard, 2016, 316 p.



Une langue de voyage

Il est significatif que l'expression «*Je me voyage*» qui termine le roman *Meurtre à Byzance*, de la psychanalyste et théoricienne de la littérature Julia Kristeva, devienne le titre des *Mémoires* de celle-ci, écrites sous la forme d'une entrevue avec le jeune psychologue et écrivain Samuel Dock. En effet, la formule inédite et insistante évoque à elle

seule l'œuvre et la vie de cette intellectuelle d'origine bulgare qui s'est forgé une réputation internationale à force d'investigations originales et pointues autour de la langue, de ses développements littéraires, de ses soubassements pulsionnels, de ce qu'elle a à nous dire sur le travail qui forge et défait nos identités improbables. Voilà un long voyage biographique, risqué et admirable, qui prend la forme d'un déplacement

de la Bulgarie vers la France, d'un alphabet à un autre, d'une langue à une autre; mais aussi d'un exil plus métaphorique vers les contrées inexplorées de la littérature et de ses raisons d'être ou, de façon encore plus intime, dans l'aventure de la cure analytique. Aussi le néologisme est-il une marque des écrits de Julia Kristeva (reliance, hérétique, intertextualité, chorasémotique, etc.), sa façon originale d'habiter la langue

française. Le voyage vers le sens caché et nouveau donne lieu, chez l'auteure de *La révolution du langage poétique*, de *Soleil noir* ou de *Pouvoirs de l'horreur*, à une parole inédite, à un style étrange, entre poésie et théorie, devenu aujourd'hui sa signature, sa réponse au non-sens comme à la parole formatée.

Comme le promet le titre, ce style théorico-poétique («*balafant notre jeune science sémiotique d'un trait étranger*», écrivait Roland Barthes) persiste et s'épanouit dans les *Mémoires* de la psychanalyste et sémioticienne de renom. Le quotidien et l'intime se fondent constamment dans l'analyse distanciée. En début d'ouvrage, Samuel Dock se demande : «*Serai-je capable de favoriser ce dévoilement de son intimité, qu'elle protège depuis si longtemps ?*» Ce que ces *Mémoires* ou «*carnets de route*», comme Kristeva préfère les appeler, dévoilent au premier chef, c'est l'effritement de la frontière entre la vie vécue et la vie écrite – puisque, pour la théoricienne, «*la vie s'écrit et que l'écrit c'est la vie*» –, et la prédominance du prisme intellectuel dans la relation de son vécu. C'est donc indirectement, à travers cette langue de voyage, que nous découvrons les coulisses de sa carrière intellectuelle : par les métaphores («*L'amour ne peut se dire qu'en métaphore*», remarque-t-elle), le dialogisme de l'entrevue, les non-dits, les esquives; par notre propre enquête analytique – que son enseignement nous demande – vers les percées «*sémiotiques*» de son style exigeant.

Julia Kristeva n'affectionne pas particulièrement l'autofiction ou le déballage intime, complaisant et non sublimé, dans le ressaisissement analytique ou romanesque. Elle résisterait presque à l'exercice des mémoires ou des confidences si Samuel Dock, avec son savoir-faire de psychologue et son amour pour elle, ne parvenait subtilement à l'y conduire. S'il ne provoque aucune révélation majeure ni ne bouleverse l'armure analytique qui empêche de toucher directement au cœur de cette destinée et des

émotions qui la travaillent, Dock sait, par son écoute bienveillante et sa connaissance approfondie de celle qu'il interroge, la rendre volubile sur des sujets moins abordés, comme l'amour, la maternité, la maladie, la vie de famille. La complaisance ou le mimétisme dont il fait preuve envers son interlocutrice engageant finalement à plus de confessions. Au moyen de sept grandes portions chronologiques (la Bulgarie, la France, le mariage, la maternité, les concepts théoriques, les voyages, les romans), et sur le mode plus ou moins inspiré de la cure analytique et de l'association libre, il parvient à nous livrer l'essentiel de cette remarquable biographie intellectuelle, sociale et intime.

L'exil intellectuel

Même si l'évocation de l'enfance bulgare reste douce et exaltée, on retient aussi les aspects rigoureux et exigeants de celle-ci, corollaires à la guerre («*Je suis une enfant de la guerre*», rappelle Kristeva) et au totalitarisme communiste, bien sûr, mais aussi à l'idéal d'éducation transmis autant par les parents que par la société, et que la brillante élève épouse dès la maternelle, à l'école française. L'élévation par la culture, la réussite scolaire, les langues étrangères et la vie de l'esprit domine son enfance (si peu enfantine, au fond) et détermine déjà son développement intellectuel au caractère masculin et idéaliste. Un trauma s'est peut-être joué là, avant le départ pour la France, dans ce précoce exil de la langue maternelle et des douceurs de l'insouciance. Kristeva embrasse passionnément et rigoureusement les milieux universitaires et journalistiques, qui la prémunissent sans doute contre les angoisses d'une société oppressive. Elle réalise le rêve de ses parents, qui ont tous deux renoncé à des carrières scientifiques, et construit probablement son destin et sa légitimité autour du trouble de son ascendance – puisqu'on apprend que son père était orphelin. Mais conjointement à la curiosité insatiable, l'esprit de révolte se fait sentir : «*Je*

jouais le rôle du garçon révolté», dit Kristeva après avoir répété par ailleurs qu'elle était «*une fille du père*» et avoir parlé de ses conflits permanents avec son géniteur, pourtant adoré. «*Cette incorporation du masculin paternel, aussi burlesque que simple et inconditionnelle, est également une solidité qui m'a constituée*», écrit l'auteure, jetant sans le savoir une lumière sur tout le paradoxe qui déterminera son œuvre future : celui d'une langue en révolte contre elle-même; d'une pensée sur l'a-pensée, sur ce qui sous-tend, permet et perturbe la langue; celui d'une rationalisation de l'irrationnel; d'une théorisation et d'une institutionnalisation de la marge et des limites.

C'est en France, à 25 ans, que la jeune étrangère trouvera, avec son futur mari, Philippe Sollers, un milieu à la mesure de ses ambivalences et de ses ambitieuses révoltes, auprès des jeunes intellectuels rebelles de Saint-Germain-des-Prés, les membres du groupe *Tel Quel*, adeptes du Nouveau Roman et des approches structurales et politiques de la littérature. Les affres du déracinement sont vite compensées par ces rencontres riches et formatrices dans lesquelles on cherche précisément à parler depuis ce déracinement et contre toutes les conventions. «*L'aventure intellectuelle ne se réduit pas à mes seules lectures et mes recherches, elle englobe les liens affectifs avec des personnalités qui ont animé la vie intellectuelle pendant un demi-siècle*», écrit Kristeva avant d'offrir un spectaculaire survol de ces personnalités et de leurs percées théoriques. De Barthes à Benveniste, en passant par Goldmann, Genette, Lacan, Lévi-Strauss, Derrida, André Green ou Jakobson; du structuralisme au post-structuralisme, à travers la linguistique, la sémiologie, la psychanalyse et le féminisme, le panorama de la culture occidentale moderne que l'auteure dresse est presque exhaustif et donne une épaisseur impressionnante à ses *Mémoires*. Les anecdotes n'enlèvent rien au caractère investi et vocationnel de cette destinée intimidante.

Aux frontières du corps

La généalogie des concepts kristéviens s'insère dans ce tableau foisonnant où s'entremêlent les influences de chacun, le voyage en Chine, le mariage, la maternité et la cure analytique; elle rend ainsi palpable cette incursion vers l'intime et le corps qui fait son originalité. Kristeva se détourne de la politique et, après s'être intéressée à l'intertextualité et au dialogisme, elle décide, avec la psychanalyse, d'investiguer l'inconscient, la sexualité et les pulsions qui pétrissent nos sublimations littéraires. Elle invente les concepts de «sémiotique» et de «symbolique», et dans cet interstice de la matérialité et de la symbolique de la langue, elle passe au crible toute la culture occidentale et jette une lumière nouvelle sur les notions d'abjection, d'amour, de dépression, de féminisme, de révolte, de religiosité, de handicap, dans un style lui-même de plus en plus hybride et littéraire qui donnera lieu à ses essais les plus célèbres. Elle devient mère, enseignante - en France et aux États-Unis -, thérapeute et romancière.

Cette biographie encombrée de rencontres, de voyages, de concepts, de publications, d'investissements politiques et sociaux, de récompenses officielles et de projets culturels ne peut être résumée que par l'évocation d'un rebondissement théorique permanent et d'une passion insatiable pour cet espace frontalier entre la chair et le verbe qui pousse à une surenchère littéraire, elle-même innovatrice et limite. Les *Mémoires* ne nous sortent pas beaucoup de cette «fournaise» intellectuelle dont parle Kristeva, si ce n'est dans cette partie plus personnelle du livre qui convoque finalement l'amoureux, Philippe, et le fils, David. Samuel Dock arrive à faire parler Kristeva de son premier baiser, de ses avortements, de son mariage, de son accouchement, de son emploi du temps quotidien, du menu de son petit-déjeuner... et, pour la première fois, de son enfant, atteint d'une déficience neurologique incurable menaçant sa vie comme la santé psychique de sa mère. On

attend là les émotions... qui percent difficilement. L'affect est vite ressaisi dans les rets de l'analyse rationnelle. Mais c'est précisément l'extrême pudeur de ces chapitres qui bordent le plus douloureux et cette façon qu'a Kristeva d'élever des échafauds intellectuels autour de l'épreuve non verbale qui nous intriguent et nous éclairent le plus sur ses thèmes de prédilection et son mode de fonctionnement théorique.

L'épreuve non verbale

Kristeva est tout écriture et voyage - ou fuite - analytique, mais cela ne saurait occulter les drames (un enfant menacé de mort, une maternité insensée, un coma effrayant, un trauma) qui sous-tendent son éblouissante réussite professionnelle. Dans ces pages, le côtoiement de l'indicible, de cette volubilité littéraire et de ces prouesses analytiques fait ressentir ce qui pourrait être le cœur de cette destinée, son impulsion comme sa négativité, sa problématique la plus intime. Cet enfant différent, écrit Kristeva, «*a changé le sens de l'existence*», «*il m'a fait appréhender des mondes qui m'étaient opaques ou fermés avant sa naissance*». Siégeant là, fragilement, au centre du livre, avec sa sensibilité musicale et poétique, ses manques neurologiques, son courage de survivant, ses petites taquineries à l'égard de sa mère («*Tu parles trop!*») - si significatives en regard de ce duo complémentaire qu'il forme avec la théoricienne de l'ineffable -, il illustre subtilement les enjeux mêmes de la théorie kristéviennne. Il nous rappelle la défaillance salutaire, la négativité du «sémiotique» sans laquelle rien ne s'écrit.

Derrière le «trop parlé» de ces pages, on découvre en effet un mari, infailliblement présent, son ironie salvatrice, l'oxygène du rire dans la famille, mais aussi cet enfant qui ramène au présent («*David m'a installée dans un temps vertical*»), à la mort, à tout ce qui ne s'écrit pas. Ces passages décrivent ainsi l'émoi, la passion, l'origine, le lieu où les mots ne sont plus nécessaires, ce qui menace

d'effondrement psychologique, mais aussi ce qui sauve d'un enfermement théorique déconnecté du réel et de la vie physique et pulsionnelle. L'évocation de ce drame, qui défie la possibilité même d'un sens et d'une parole, fait écho à la révolte, entamée dans l'enfance, envers le langage et les valeurs patriarcales du *logos*. «*Jamais le miracle de la vie ne m'est apparu aussi simple et évident*», écrit Kristeva en se rappelant les moments où son fils luttait entre la vie et la mort. «*Grâce à David, ce que je suis en train de vous dire n'est pas une construction philosophique*», admet l'analyste qui doit peut-être à cet amour menacé de disparition la persistance d'une écriture fondée sur le sujet même de la défaillance du verbe, plus incarnée, plus vivante et touchante que si elle n'avait jamais rencontré sa propre défaite. Ainsi, le noyau central de l'œuvre kristéviennne prend délicatement forme dans cette évocation pudique et maîtrisée du fils. Sa présence dans ces *Mémoires* sur le voyage kristévien entre la Bulgarie et la France, l'âme slave et la raison cartésienne, le «sémiotique» et le «symbolique», les émotions les plus indicibles et leur expression théorico-littéraire unique ne pouvait qu'apporter plus de vérité et de lumière à l'entreprise. La conversation avec Dock nous fait enfin comprendre tant l'extraordinaire besoin de rationalisation du «sous-verbe» que la nécessité de sa liquéfaction poétique, que nous imaginons orchestrée silencieusement par le sourire de l'enfant «sur-vivant», fondement d'une œuvre fascinante et novatrice comprenant aussi les «polars métaphysiques» situés au carrefour des genres, entre fiction et théorie. C'est un voyage en soi qu'amorce ce tiraillement existentiel et créatif, ce ressac à partir duquel Julia Kristeva a créé une poétique de la douleur du manque à dire. Les dialogues de *Je me voyage*, comme les carnets d'un voyage total où tout s'écrit au gré des vents, ont le mérite de nous le faire saisir plus vivement que jamais. ■